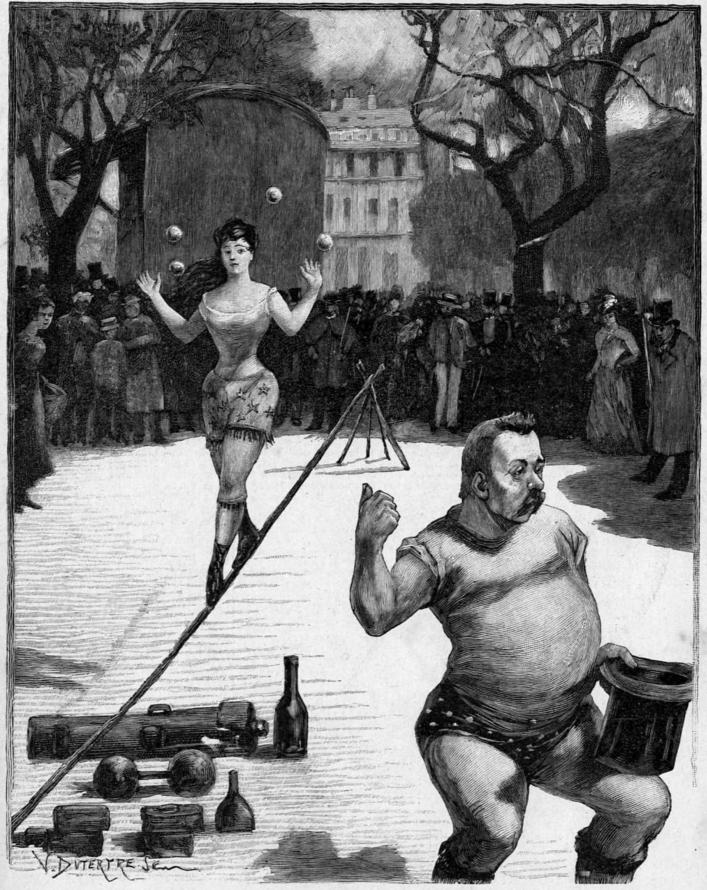
# IE POPULAIRE

Abonnements: ) Pariset départ : 6 m. 9 fr. — Un an 16 fr. Union Postale : " 11 fr. — " 20 " Le Numéro : 15 centimes.

Direction: 18, rue d'Enghien, PARIS

Année 1891. - Nº 87 Jeudi 29 Octobre 1891



PROFILS PARISIENS: LA DERNIÈRE DANSEUSE DE CORDE

la publication de :

#### POUR MARGOT!

Par LEON CLADEL

Sommaine. - I. Histoire de la Semaine : Petit SOMMAIRE. — I. Histoire de la Semaine: Petit Soldat, par Guy de Maupassant. — II. Mademoiselle Roche, par André Theuriet. — III. Pour Margot, par Léon Cladel. — IV. Monsieur Fred, par Gyp. — V. Profils parisiens: La dernière danseuse de corde, par Henri de Weindel. — VI. Le Rosier, par Jules de Glouvet. — VII. Le Droit de l'Amaat, par Paul Foucher. — VIII. Inès Parker, par Mario Uchard. — IX. Notes et Souvenirs.

## HISTOIRE DE LA SEMAINE

### PETIT SOLDAT

Chaque dimanche, sitôt qu'ils étaient libres, les deux petits soldats se mettaient en marche. Ils tournaient à droite en sortant de la ca-serne, traversaient Courbevoie à grands pas rapides, comme s'ils eussent fait une promenade militaire; puis, dès qu'ils avaient quitté les maisons, ils suivaient, d'une allure plus calme, la grand route poussiéreuse et nue qui

mène à Bezons.

lls étaient petits, maigres, perdus dans leur capote trep large, trop longue, dont les manches couvraient leurs mains, gênés par la culotte rouge, trop vaste, qui les forçait à écarter les jambes pour aller vite. Et sous le shako raide et haut, on ne voyait plus qu'un rien du tout de figure, deux pauvres figures

creuses de Bretons, naïves, d'une naïveté presque animale, avec des yeux bleus doux et calmes.

et cames.

Ils ne parlaient jamais durant le trajet, allant devant eux, avec la même idée en tête qui leur tenait lieu de causerie, car ils avaient trouvé, à l'entrée du petit bois des Champioux, un endroit leur rappelant leur pays, at le par avec capitaient bien que l'est

et ils ne se sentaient bien que là. Au croisement des routes de Colombes et de Chatou, comme on arrivait sons les ar-bres, ils ôtaient leur coiffure, qui leur écrasait la tête, et ils s'esuyaient le front.

lls s'arrétaient toujours un peu sur le pont de Bezons pour regarder la Seine. Ils demeuraient là deux ou trois minutes, courbés en deux, penchés sur le parapet; ou bien ils considéraient le grand bassin d'Argenteuil, où couraient les voiles blanches et inclinées des clippers, qui peut-être leur remémorait la mer bretonne, le port de Vannes, dont ils étaient voisins, et les bateaux pêcheurs s'en allant à travers le Morbihan, vers le large. Dès qu'ils avaient franchi la Seine, ils ache-

taient leurs provisions chez le charcutier, le boulanger et le marchand de vin du pays. Un morceau de boudin, quatre sous de pain et un litre de petit bleu constituaient leurs vivres emportés dans leurs mouchoirs. Mais, aussitôt sortis du village, ils n'avançaient plus qu'à pas très lents et ils se mettaient à

parler.

Devant eux, une plaine maigre, semée de bouquets d'arbres, conduisait au bois, au petit bois qui leur avait paru ressembler à celui de Kermarivan. Les blés et les avoines bor-daient l'étroit chemin perdu dans la jeune verdure des récoltes, et Jean Kerderen disait chaque fois à Luc Le Ganidec:

C'est tout comme auprès de Plounivon.

- Oui, c'est tout comme.

Ils s'en allaient, côte à côte, l'esprit plein de vagues souvenirs du pays, plein d'images réveillées, d'images naïves comme les feuilles coloriées d'un sou. Ils revoyaient un coin de

La Vie Populaire commence aujourd'hui | qu'elle avait quelque chose du dolmen de publication de :

En arrivant au premier bouquet d'arbres, Luc Le Ganidec cueillait tous les dimanches une baguette, une baguette de coudrier; il se mettait à arracher tout doucement l'écorce en pensant aux gens de là-bas.

Jean Kerderen portait les provisions. De temps en temps, Luc citait un nom, rappelait un fait de leur enfance, en quelques mots seulement qui leur donnaient long-temps à songer. Et le pays, le cher pays lointain les repossédait peu à peu, les en-vahissait, leur envoyait, à travers la distance, ses formes, ses bruits, ses horizons connus, ses odeurs, l'odeur de la lande verte

où courait l'air marin. Ils ne sentaient plus les exhalaisons du fumier parisien dont sont engraissées les terres de la baulieue, mais le parfum des ajones fleuris que cueille et qu'emporte la brise salée du large, et les voiles des canotiers, apparues au dessus des berges, leur semblaient les voiles des caboteurs, aperçues derrière la longue plaine qui s'en allait de chez eux jusqu'au bord des flots.

Ils marchaient à petits pas, Luc Le Gani-dec et Jean Kerderen, contents et tristes, hantés par un chagrin doux, un chagrin lent et pénétrant de bête en cage, qui se sou-

Et, quand Luc avait fini de dépouiller la mince baguette de son écorce, ils arrivaient au coin du bois où ils déjeunaient tous les dimanches.

Ils retrouvaient les deux briques cachées par eux dans un taillis, et ils allumaient un petit feu de branches pour cuire leur boudin sur la pointe de leur conteau.

Vers midi, ils commençaient à tourner leurs regards de temps en temps du côté du village de Bezons, car la fille à la vache allait

Et quand ils avaient déjeuné, mangé leur pain jusqu'à la dernière miette, et bu leur vin jusqu'à la dernière goutte, ils demeu-raient assis dans l'herbe côte à côte, sans rien dire, les yeux au loin, les paupières lourdes, les doigts croisés comme à la messe, leurs jambes rouges allongées à côté des coquelicots du champ; et le cuir de leurs shakos et le cuivre de leurs boutons luisaient sous le soleil ardent, faisaient s'arrêter les alouettes qui chantaient en planant sur leurs têtes.

Elle passait devant eux tous les dimanches pour aller traire et remiser sa vache, la seule vache du pays qui fût à l'herbe, et qui pâturait une étroite prairie sur la lisière du

bois, plus loin. Ils apercevaient la servante, seul être hu-

main marchant à travers la campagne, et ils se sentaient réjouis par les reflets brillants que jetait le seau de fer-blanc sous la flamme du soleil. Jamais ils ne parlaient d'elle. Ils étaient seulement contents de la voir, sans comprendre pourquoi.

C'était une grande fille vigoureuse, rousse et brûlée par l'ardeur des jours clairs, une grande fille hardie de la campagne parisienne.

Une fois, en les revoyant assis à la même place, elle leur dit :

Bonjour... vous v'nez donc toujours ici ? Luc le Ganidec, plus osant, balbutia :

Oui, nous v'nons au repos. Ce fut tout. Mais, le dimanche suivant, elle rit avec une bienveillance protectrice de femme dégourdie qui sentait leur timidité, et elle demanda:

- Qué qu'vous faites comme ça? C'est-il qu'vous r'gardez pousser l'herbe?

Luc, égayé, sourit aussi :

P'tête ben! Elle reprit :

Hein! ça va pas vite? Il répliqua, riant toujours :

champ, une haie, un bout de lande, un carrefour, une croix de granit.

Chaque fois aussi ils s'arrêtaient auprès
d'une pierre qui bernait une propriété, parce

- En voulez-vous une goutte? Ca vous rappellera l'pays

Avec son instinct d'être de même race, loin de chez elle aussi peut-être, elle avait deviné et touché juste.

Ils furent émus tous les deux. Alors elle fit couler un peu de lait, non sans peine, dans le goulot du litre de verre où ils apportaient leur vin, et Luc but le premier, à petites gorgées, en s'arrêtant à tout moment pour regarder s'il ne dépassait point sa part. Puis

il donna la bouteille à Jean. Elle demeurait debout devant eux, les mains sur les hanches, son seau par terre à ses pieds, contente du plaisir qu'elle leur fai-

Puis elle s'en alla en criant : - Allons, adieu; à dimanche!

Et ils suivirent des yeux, aussi longtemps qu'ils purent la voir, sa haute silhouette qui s'en allait, qui diminuait, qui semblait s'enfoncer dans la verdure des terres.

Quand ils quittèrent la caserne, la semaine

d'après, Jean dit à Luc:
— Faut-il pas li acheter quéque chose de

Et ils demeurèrent fort embarrassés devant le problème d'une friandise à choisir pour la fille à la vache.

Luc opinait pour un morceau d'andouille, mais Jean préférait des berlingots, car il aimait les sucreries. Son avis l'emporta et ils prirent, chez un épicier, deux sous de bon-bons blancs et rouges. Ils déjeunèrent plus vite que de coutume,

agités par l'attente.

Jean l'aperçut le premier : « La v'là », dit-il.
Luc reprif : « Oui, La v'là. »

Elle riait de loin en les voyant; elle cria :

Ca va-t-il comme vous voulez?

Ils répondirent ensemble :

« Ét de vot' part? » Alors elle causa, elle parla de choses simples qui les intéressaient,

du temps, de la récolte, de ses maîtres. Ils n'osaient point offrir leurs bonbons qui fondaient doucement dans la poche de Jean. Luc enfin s'enhardit et murmura :

Nons vous avons apporté quelque chose.
 Elle demanda : — Qué que c'est donc?
 Alors Jean, rouge jusqu'aux oreilles, attei-

gnit le mince cornet de papier et le lui tendit. Elle se mit à manger les petits morceaux de sucre qu'elle roulait d'une joue à l'autre et qui faisaient des bosses sous la chair. Les deux soldats, assis devant elle, la regardaient émus et ravis.

Puis elle alla traire sa vache, elle leur

donna encore du lait en revenant.

Ils pensèrent à elle toute la semaine, et ils en parlèrent plusieurs fois. Le dimanche suivant, elle s'assit à côté d'eux pour deviser plus longtemps, et tous les trois, côte à côte, les yeux perdus au loin, les genoux enfermés dans leurs mains croisées, ils racontèrent des menus faits et des menus détails des villages où ils étaient nés, tandis que la vache, làbas, voyant arrêtée en route la servante, tendait vers elle sa lourde tête aux naseaux humides, et mugissait longuement pour l'appe-

La fille accepta bientôt de manger un morceau avec eux et de boire un petit coup de vin. Souvent, elle leur apportait des prunes dans sa poche: car la saison des prunes était venue. Sa présence dégourdissait les deux petits soldais bretons qui bavardaient comme deux oiseaux.

Or, un mardi, Luc Le Ganidec demanda une permission, ce qui ne lui arrivait jamais, et il ne rentra qu'à dix heures du soir. Jean, inquiet, cherchait en sa tête pour quelle raison son camarade avait bien pu

sortir ainsi.

Le vendredi suivant, Luc, ayant emprunté dix sous à son voisin de lit, demanda encore et obtint l'autorisation de quitter pendant quelques heures.

Et quand il se mit en route avec Jean pour la promenade du dimanche, il avait l'air tout drôle, tout remué, tout changé. Kerderen ne

comprenait pas, mais il soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que ça

pouvait être.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à leur place habituelle, dont ils avaient usé l'herbe à force de s'asseoir au même endroit; et ils déjeunèrent lentement. Ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre.

Bientôt la fille apparut. Ils la regardaient venir comme ils faisaient tous les dimanches. Quand elle fut tout près, Luc se leva et fit deux pas. Elle posa son seau à terre, et embrassa Luc. Elle l'embrassa fougueusement, en lui jetant ses bras au cou, sans s'occuper de Jean, sans songer qu'il était là, sans le voir.

Et il demeurait éperdu, lui, le pauvre Jean, si éperdu qu'il ne comprenait pas, l'âme bouleversée, le cœur crevé, sans se rendre compte

encore.

Puis, la fille s'assit à côté de Luc, et ils se

mirent à bavarder.

Jean ne les regardait pas, il devinait maintenant pourquoi son camarade était sorti deux fois pendant la semaine, et il sentait en lui un chagrin cuisant, une sorte de blessure, ce déchirement que font les trahisons.

Luc et la fille se levèrent pour aller ensem-

ble remiser la vache.

Jean les suivit des yeux. Il les vit s'éloigner côte à côte. La culotte rouge de son camarade faisait une tache éclatante dans le chemin. Ce fut Luc qui ramassa le maillet et frappa sur le pieu qui retenait la bête.

La fille se baissa pour la traire, tandis qu'il caressait d'une main distraite l'échine coupante de l'animal. Puis ils laissèrent le seau dans l'herbe et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Jean ne voyait plus rien que le mur de feuilles où ils étaient entrés ; et il se sentait si troublé que, s'il avait essayé de se lever, il serait tombé sur place assurément.

Il demeurait immobile, abruti d'étonnement et de souffrance, d'une souffrance naïve et profonde. Il avait envie de pleurer, de se sauver, de se cacher, de ne plus voir personne jamais.

Tout à coup, il les aperçut qui sortaient du taillis. Ils revinrent doucement en se tenant par la main, comme font les promis dans les villages. C'était Luc qui portait le seau.

Ils s'embrassèrent encore avant de se quitter, et la fille s'en alla après avoir jeté à Jean un bonsoir amical et un sourire d'intelligence. Elle ne pensa point à lui offrir du lait ce jour-là.

Les deux petits soldats demeurèrent côte à côte, immobiles comme toujours, silencieux et calmes, sans que la placidité de leur visage ne montrât rien de ce qui troublait leur cœur. Le soleil tombait sur eux. La vache, parfois, mugissait en les regardant de loin.

A l'heure ordinaire, ils se levèrent pour re-

venir.

Luc épluchait une baguette. Jean portait le litre vide. Il le déposa chez le marchand de vin de Bezons. Puis ils s'engagèrent sur le pont, et, comme chaque dimanche, ils s'arrètèrent au milieu, afin de regarder couler

l'eau quelques instants.

Jean se penchaît, se penchaît de plus en plus sur la balustrade de fer, comme s'il avait vu dans le courant quelque chose qui l'attirait. Luc lui dit : « C'est-il que tu veux y boire un coup? » Comme il prononçait le dernier mot, la tête de Jean emporta le reste, les jambes enlevées décrivirent un cercle en l'air, et le petit soldat bleu et rouge tomba d'un bloc, entra et disparut dans l'eau.

Luc, la gorge paralysée d'angoisse, essayait en vain de crier. Il vit plus loin quelque chose remuer; puis la tête de son camarade surgit à la surface du fleuve, pour y rentrer aussitôt.

Plus loin encore, il aperçut, de nouveau, une main, une seule main qui sortit de la rivière, et y replongea. Ce fut tout.

Les mariniers accourus ne retrouvèrent point le corps ce jour-là.

Luc revint seul à la caserne, en courant la

tète affolée, et il raconta l'accident, les yeux et la voix pleins de larmes, et se mouchant coup sur coup: « Il se pencha... Il se... il se pencha... si bien... si bien que la tête fit culbute... et... et... le v'là qui tombe... qui tombe... »

Il ne put en dire plus long, tant l'émotion

l'étranglait. - S'il avait su !...

GUY DE MAUPASSANT.

# MADEMOISELLE ROCHE

PAR

#### ANDRÉ THEURIET

SUITE

#### PREMIÈRE PARTIE

— C'est possible, riposta Germaine révoltée, mais moi, je veux rester à la Commanderie, c'est mon droit aussi, je suppose?... Certes non, s'écria-t-elle en tapant du pied, je n'irai pas au couvent!

— Tenez, dit flegmatiquement Mauricette à Mlle Philiberte, voilà un bel échantillon de son caractère!... C'est une mauvaise nature dont la discipline des religieuses pourra seule

venir à bout.

— Vous vous y prenez mal avec elle, laissezmoi faire, répondit la cousine, je vais essayer de lui parler raison.

— A votre aise, essayez!... moi, je suis énervée et je m'en vais... car je la battrais!

Mme Roche se retira en faisant claquer les portes et Philiberte demeura en tête-à-tête avec Germaine.

— Mon enfant, commença-t-elle, ta mère s'en va fâchée et elle n'a pas tout à fait tort... Viens t'asseoir gentiment sur mes genoux et écoute ta vieille amie Philiberte.

Germaine secoua les épaules et se recula

boudeuse.

Laissez-moi, grommela-t-elle, vous ne m'aimez plus, puisque vous prenez son parti!

— Si fait, je t'aime, mauvaise !... répondit la cousine en s'emparant résolument de la petite en dépit de ses résistances, et c'est parce que je t'aime que j'ai exigé de ta mère qu'elle consente à te mettre dans ce couvent que j'ai choisi... Voyons, rappelle-toi le jour où tu es venue à Talloires!... Tu te lamentais sur ton isolement, tu te plaignais de ne voir personne... Est-ce vrai?

— Oui, mais maintenant que vous êtes chez nous avec Fanfan, je m'y trouve très heu-

reuse.

— Possible... Seulement, je ne serai pas toujours à la Commanderie; je ne peux pas abandonner ma maison aux rats et aux souris-chauves, et une fois que je serai partie, tes ennuis recommenceront... J'avais cherché à te tirer de ton trou et à te conduire dans le monde, mais l'air d'Annecy ne te vaut rien et toutes ces filles que nous avons vues sont de petites pestes... Alors j'ai pensé à ce couvent des Ursulines... Je connais la supérieure... Je conduirai moi-même à Chambéry et tu verras!... C'est une maison gaie et bien tenue, tu t'y trouveras avec des compagnes aimables et tu y seras choyée comme une reine!

Philiberte possédait un don de persuasion tout spécial. Ses raisonnements, puisés à la source du cœur, étaient imprégnés d'une si

( Voir la Vie Populaire depuis le numéro 76.

communicative tendresse qu'ils eussent touché les esprits les plus rétifs. — Elle assaisonna ses arguments de cajoleries et de caresses; de cette façon, elle arriva à amadouer peu à peu Germaine. Elle ne la convainquit pas complètement, mais du moins elle obtint de l'enfant qu'elle se soumettrait.

Germaine se résigna donc, mais non sans peine et sans révoltes intermittentes. Pendant les quinze jours qui lui restaient, elle dépensait son temps en longues promenades à travers les jardins et les bois de la Commanderie, regardant les moindres objets, comme si elle les voyait pour la dernière fois.

Suivie par la Fan, qui marchait docilement derrière ses talons, elle errait dès le matin à travers les allées humectées de rosée; elle s'arrêtait un moment sous les quinconces, s'asseyait sur un banc rustique pratiqué dans l'écartement de deux platanes jumeaux, puis contemplait tristement les pelouses semées de rosiers du Bengale, les massifs de dahlias déjà touchés par les gelées blanches, les tonnelles de vignes empourprées et, au delà des terrasses, la nappe bleue du lac où couraient des voiles blanches. Les brumes éparses, qui découvraient çà et là un coin de pâturage ou une cime dorée de soleil, les fils de la vierge qui s'accrochaient aux arbustes, les feuilles jaunes qui se détachaient lentement des branches, les rouges-gorges sautillant dans les sorbiers, - toutes ces choses mobiles et et fuyantes semblaient lui murmurer : « Nous ne nous reverrons plus! » Alors, les yeux gros de larmes, elle tirait un crayon de sa poche et, sur le tronc lisse des platanes, aux places laissées plus mates par des écorces fraîchement tombées, elle inscrivait de sentimentales et naïves réflexions : - tantôt un souvenir ensoleillé des jours de vacances: « Ici, la Fan et moi nous avons passé de bonnes heures ; » - tantôt une effusion mélancolique : « Adieu, ma Commanderie, quand te reverrai-je? » - Tout en crayonnant elle s'attendrissait et, à force de s'attendrir, elle finissait par fondre en larmes. Avec délicatesse, la Fan posait ses pattes de devant sur les genoux de la pleureuse, lui léchait doucement les mains et grognait en sourdine comme pour lui dire : « Voyons, tu n'es vraiment pas raisonnable!»

Enfin, le terrible jour du départ arriva. — Ce matin-là, il faisait un joli temps d'arrièresaison; les montagnes et le lac étaient encore un peu embrumés, mais tout en haut dans le ciel, on apercevait déjà de profonds espaces bleus qui promettaient une radieuse journée. Dès huit heures, le char, — ce véhicule savoyard plein de ressources, — stationnait devant le perron. Le Brun, piaffant dans les brancards, hennissait gaillardement, tandis que Bastian le jardinier, en veste des dimanches et en chapeau rond, ficelait malle et valise à l'arrière.

Bastian devait voiturer les voyageuses jusqu'à Albertville d'où, par le courrier de Saint-Pierre-d'Albigny, elles gagneraient le chemin de fer de Modane à Chambéry.

Emmitoussées en de gros châles de laine, Philiberte et Germaine achevaient de prendre leur café au lait dans la salle à manger. La petite manquait d'appétit et se forçait pour vider son bol.

Ne boude pas contre ton ventre, s'écriait la vieille fille en fourrant par précaution deux pains de seigle dans ses poches, — songe que nous ne dînerons qu'à Alberville!

— C'est fini! murmurait Germaine, je ne puis plus rien avaler... Philomène, en l'ab-